



amy Estelle n'a plus jamais osé réclamer ma garde. Elle n'est même jamais revenue voir ma mère. Elle a continué de payer le loyer de sa fille, ajoutant à cette somme une petite centaine de dollars. Une lettre brève expliqua ce nouveau don :

Sandy,

Je m'excuse pour la visite de la dernière fois. Je n'aurais jamais dû penser que tu ferais une mauvaise mère pour Edselias. Je voulais simplement t'aider. Je sais qu'il est difficile pour une femme seule d'élever ses enfants.

Je ne me mêlerai plus de tes affaires, ma chérie. Sache simplement que j'ai décidé de te verser cent dollars chaque mois pour l'éducation du petit. Fais-en bon usage.

Ta mère qui t'aime.

Pour en faire bon usage, ma mère en a fait bon usage ! C'est le dealer du coin qui a dû être content...

À l'époque, ma mère a fait deux overdoses en moins d'un an. Elle était tellement défoncée qu'elle ne faisait plus rien, qu'elle oubliait tout. Elle



oubliait de se laver, de se nourrir, d'aller au travail. Elle oubliait de vivre. Et elle m'oubliait moi aussi.

C'est la voisine du dessus, une mère de six enfants, qui s'occupa de moi pendant cette triste période. Elle s'était aperçue du chaos régnant dans l'appartement du dessous à cause de mes cris. Un jour où elle m'avait entendu pleurer et hurler sans discontinuer pendant plus d'une journée, elle vint frapper à notre porte. Ma mère n'ouvrit pas. La voisine, de plus en plus inquiète, décida d'entrer. Par chance, la porte n'était pas verrouillée.

J'ai su par la suite que cette sympathique voisine avait retrouvé ma mère évanouie dans son propre vomi, le corps en proie à d'impressionnantes convulsions. Qu'elle s'était hâtée d'appeler ma tante dont le numéro était en permanence épinglé au frigo. Qu'elle m'avait emporté chez elle, pauvre petite chose sale et à demi-morte de faim.

Des semaines s'écoulèrent après cet incident. Après le retour de ma mère de l'hôpital, la voisine, Mme Judith, continua à s'occuper de moi. Elle passait tous les jours me nourrir, me laver, me pouponner. Je regrette de ne pouvoir me souvenir de ces instants de chaleur...

Lorsque ma mère fit sa seconde overdose, quelques mois après, Mme Judith prit peur. Tante Daisy fut à nouveau appelée malgré les vives recommandations de ma mère. Celle-ci fut une nouvelle fois emmenée à l'hôpital tandis que ma tante m'embarquait chez elle.

Quand ma mère vint me réclamer, Tante Daisy ne céda pas. Pas question de me laisser repartir avec elle tant que ma mère ne se serait pas ressaisie.

Ma mère entreprit alors sa première cure de désintoxication. Elle parvint à récupérer son boulot au Daily Burger, probablement en se donnant une fois de plus à son patron. À l'aube de mon premier anniversaire, j'étais de retour chez elle.

Plus vieux, j'ai souvent contemplé avec perplexité les photos datant de cette époque. Ma mère n'avait que dix-huit ans, mais elle paraissait déjà usée, fatiguée, exténuée. Son visage creux était rarement souriant, ses épais cheveux châains rarement peignés. Son corps maigre se dévoilait beaucoup trop dans des tenues trop courtes, trop provocantes, trop vulgaires. Ma mère avait l'air d'une pute. D'une vieille pute. Ça explique sûrement son succès auprès des hommes. Ceux-ci ne cessaient de défiler à l'appart'. Des grands,

JE SUIS UN MONSTRE

des petits, des gras, des maigres, des blacks, des blancs. Tous plus louches les uns que les autres...

C'est à cette époque que le cousin Kurt est venu vivre chez nous. C'était un grand type tout maigre, à la peau flasque et livide, à l'haleine fétide. Ses yeux verts semblaient toujours voilés, comme noyés dans les litres d'alcool qu'il ingurgitait chaque jour. C'est d'ailleurs un verre de whisky à la main qu'il figure sur les photos de mon premier anniversaire.

Il m'est souvent arrivé de regarder ces clichés, de détailler le visage de chaque personne. Sur l'une d'entre elles, on me voit assis dans ma chaise haute de plastique bleu, entouré de Tante Daisy, ma mère et Kurt l'alcoolico.

Kurt arbore un sourire satisfait vaguement idiot, sourire auquel il manque quelques dents, dents jaunâtres perdues dans une barbe irrégulière engluée d'alcool. L'une de ses mains brandit triomphalement un vieux pot à moutarde rempli de whisky, l'autre est solidement vissée sur la hanche de ma mère. Celle-ci a le visage à moitié dissimulé sous sa tignasse grasse, mais on devine tout de même ses yeux bouffis et ses joues creuses. Elle porte un odieux petit haut d'un jaune criard, si court qu'on devine la base de ses seins fluets. Souvent, la nausée me prend à cette image. Je tourne alors mes yeux vers Tante Daisy. Elle est un peu à l'écart, son sourire est plus discret, plus vrai aussi. Elle a les cheveux blonds, coupés à la garçonne. Cette coiffure fait ressortir ses yeux d'un bleu franc, limpide, et souligne ses traits droits, presque carrés. Tout chez elle est solide. Grande et large, elle dépasse sa sœur d'une tête et Kurt d'une demi-tête. Elle porte un pull de laine d'un gris sobre, l'air propre et doux. Ses doigts pressent affectueusement ma maigre épaule.

Tante Daisy... Peut-être que tout aurait été différent, que tout aurait été mieux, si elle avait été ma mère.

Il reste une personne sur cette photo : moi. Je suis très petit, très fin, très fragile. Mon petit visage tordu est englouti sous une masse de cheveux noirs et raides. Je ne souris pas, mes yeux noirs sont braqués sur le gâteau en forme de Mickey Mouse posé devant moi. La flamme de l'unique bougie parant ce gâteau se reflète dans mes yeux sombres, leur conférant un je-ne-sais-quoi de démoniaque. C'est du moins l'interprétation que vous en avez faite lorsque cette photo s'est retrouvée sur le web.



Pour cet anniversaire, j'avais reçu divers présents. Ma grand-mère s'était contentée d'envoyer une enveloppe bien garnie que ma mère s'était empressée d'enfourer dans sa poche. Je l'imagine se tournant vers Kurt, une lueur cupide animant ses yeux globuleux, et lui disant de sa voix éraillée :

— On va pouvoir se faire plaisir, là !

Kurt et ma mère m'avaient déniché un petit piano sur une brocante. Il ne payait pas de mine, avec ses pieds branlants et ses touches manquantes. Quant à Tante Daisy, elle m'avait offert un immense ours en peluche.

J'adorais ce grand con d'ours, avec sa fourrure toute douce et son sourire de nigaud. Jusqu'à mes quatre ans, je l'ai trimballé partout, y compris à l'école. Et j'ai pleuré quand Kurt lui a crevé le bide pour récupérer la came qu'il y avait planquée. Plus qu'un vulgaire jouet, c'est presque un ami que j'ai perdu ce jour-là. C'était mon seul compagnon de jeu, mon seul confident aussi. Le soir, quand il m'arrivait de pleurer, recroquevillé dans mon lit d'enfant, je couvrais sa face duveteuse de larmes tiédasses et de baisers collants pour me rassurer.

Cet ours a indéniablement été mon premier ami. J'aurais pu dire le seul s'il n'y avait eu Aiden. Mais il n'est pas encore temps de parler de lui.

Dès l'école primaire, j'ai eu du mal à me faire des amis, ou même tout simplement à plaire, que ce soit à mes camarades ou à la maîtresse. Les autres élèves s'étaient en effet arrangés pour que cette dernière me prenne en grippe. Ce ne dut pas être très dur pour eux : j'étais d'une maladresse effrayante, terriblement gauche, terriblement disgracieux. À quatre ans, j'étais déjà d'une maigreur anormale. Dans la cour de récré, je titubais plus que je ne marchais. Mais plus que la station debout, c'est celle allongée que j'adoptais le plus souvent, et ce contre mon gré. Je ne compte plus le nombre de fois où je me suis écroulé sous les coups des autres gamins, le nombre de fois où ma petite tête a heurté le ciment rugueux, le nombre de fois où l'amertume du sang a empli ma bouche... Un goût que j'ai appris à apprécier avec le temps.

Malgré tout ça, j'ai réussi à survivre et je suis entré au collège. La plupart de mes camarades d'école primaire se sont retrouvés inscrits dans des établissements coûteux, où l'enseignement dispensé était de haute qualité. Dans ces bahuts, pas de place pour des gens comme moi. Il fallait

JE SUIS UN MONSTRE

être beau, friqué, intelligent. Je me suis donc retrouvé au collège St-Patrick, un établissement fondé il y a des lustres par des immigrants irlandais et qui avait pour généreux objectif d'éduquer la racaille du coin.

C'est Kurt qui m'a conduit là-bas pour la rentrée. Je me souviens du long trajet dans son tacot déglingué. Je me souviens de la banquette raide empestant l'alcool, de l'habitacle enfumé, du cliquetis des bouteilles vides à mes pieds. Je me souviens de la conduite brusque de Kurt, de ses écarts qui lui faisaient parfois heurter un trottoir, de ses éclats de voix mécontents lorsqu'il grillait un feu et qu'on nous klaxonnait. Je me souviens aussi de la façon dont il m'a regardé quand nous sommes enfin arrivés à destination. Ses yeux injectés de sang, où la pupille était tellement dilatée qu'on les croyait noirs, m'ont détaillé de la tête aux pieds. Un sourire étrange tordait sa bouche. Je me suis recroquevillé sur mon siège, plaquant mon sac à dos élimé contre mon ventre.

Kurt a posé sa grande main sur mon genou dénudé, ses doigts noueux tripotant avec insistance l'échancrure de mon short. Il a alors dit de sa voix pâteuse :

— Tu sais, Ed, t'es un grand garçon maintenant. Va falloir que tu bosses dur à l'école si tu veux ramener du blé à la maison un de ces jours. Et si au final t'es aussi con qu't'en as l'air, c'est pas grave, y'a d'autres moyens pour choper du fric. Tu vois c'que j'veux dire, mon grand ?

Sur ces derniers mots, il a remonté sa main sur ma cuisse, avec insistance. Mon cœur s'est brusquement accéléré et je me suis jeté sur la portière. Kurt m'a alors saisi par la nuque, de la façon dont on tient des chatons avant de les flanquer à la flotte.

— Où tu vas comme ça ? T'embrasses pas Tonton ?

Lentement, Kurt m'a retourné vers lui et plaqué contre son torse. Je gardais obstinément la tête baissée. Je me souviens que je tremblais, que mes genoux malingres s'entrechoquaient. Kurt m'a murmuré à l'oreille :

— Faut pas avoir peur, Ed. Je suis sûr que tu vas aimer ça, tu m'as l'air aussi vicieux que ta mère...

Et sans me laisser le temps de dire quoi que ce soit, il a plaqué sa bouche contre la mienne. Aujourd'hui encore, je me rappelle des frottements de sa barbe miteuse contre mes joues, de sa langue s'infiltrant entre mes lèvres, de son souffle aviné... Je ne sais comment j'ai réussi à sortir de la voiture.

